

apporter être un adoucissement à la profonde douleur de sa compagne désolée et de sa famille entière, à qui j'adresse, au nom de la Société et de tous les Camarades, l'expression de notre douloureuse sympathie.

Mon cher Colombier,

Tu emportes l'estime de ceux qui ont pu connaître la droiture de ton caractère et la solidité de ton amitié.

Je perds en toi un ami sûr et dévoué, un ami dont le souvenir ne pourra s'effacer de mon cœur.

Adieu! mon cher Camarade, adieu! repose en paix de ton dernier sommeil.

L. MONNIER
(Ang. 1863).

SIMON (LOUIS)

Châlons 1866.

Notre camarade Simon, ingénieur civil, directeur de l'École de bonneterie, officier de l'Instruction publique, vient de succomber après une assez longue maladie qui le tenait éloigné de nos réunions.

Ses obsèques ont eu lieu le samedi 18 novembre, au milieu d'une affluence considérable d'industriels de la ville et du département.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Bonbon, président du Conseil d'administration de l'École française de bonneterie; L. Vitoux, vice-président de la Chambre syndicale de bonneterie; A. Robiquet (Châl. 1864), membre de la Chambre de commerce et représentant du Groupe régional des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers; P. Vallée, président de la Société des anciens élèves de l'École française de bonneterie.

Une délégation du Groupe régional des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, les Anciens Élèves et Élèves de l'École française de bonneterie, ainsi qu'un grand nombre de notabilités de la ville de Troyes avaient tenu à accompagner notre camarade Simon à sa dernière demeure.

Sur la tombe, les discours suivants ont été prononcés :

DISCOURS DE M. BONBON

PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE BONNETERIE.

MESSIEURS,

Si j'ai la profonde douleur devant cette tombe d'adresser le dernier adieu à un ami, à un homme de bien, dans toute l'acception du terme, j'ai, en revanche, la satisfaction de remplir un devoir, celui de rappeler ses mérites, de dire bien haut ce que vous savez tous, vous, ses élèves et ses anciens élèves, ce que vous avez tous pu maintes fois constater : le dévouement et l'esprit du devoir étaient chez lui sans limites.

Atteint depuis longtemps déjà par la maladie, il est resté, jusqu'à la fin, fidèle à sa tâche; il a voulu mourir et il est mort à son poste, sans aucune défaillance, avec la volonté arrêtée, toujours absolue, de tenir son rôle jusqu'à la dernière heure.

Louis Simon, né à Bruyères le 6 janvier 1831, fit ses premières études au collège d'Épinal. Entré à l'École d'Arts et Métiers en 1866, il en était à peine sorti quand la guerre éclata. Il s'engagea pour la durée de la guerre et fut envoyé à Tarbes; mais, voulant prendre une part plus active à la campagne, il fut, sur sa demande, envoyé dans une compagnie de génie, où il conquit rapidement le grade de sergent. Il prit part aux combats de Patay, de Coulmiers, d'Orléans. Relevé dans la neige, il fut conduit à l'hôpital du Mans et, aussitôt guéri, fut envoyé à Lyon, où il acheva la campagne. Rentré dans sa famille après la guerre, il y séjourna quelque temps pour rétablir sa santé compromise.

Il occupa, ensuite, dans les constructions mécaniques, le tissage, la filature, les mines, diverses situations où il acquit des connaissances pratiques qui devaient admirablement le préparer au rôle qui lui fut confié à l'École française de bonneterie.

Il est l'auteur d'un ouvrage sur le travail de la laine cardée qui lui valut une récompense du Gouvernement.

C'est avec un tel bagage que Louis Simon fut appelé par le Conseil d'administration, en 1888, à prendre la direction de l'École française de bonneterie, qui venait de se fonder.

L'enseignement purement professionnel, à cette époque, ne s'imposait pas comme aujourd'hui, et la nouvelle institution, contre-partie, dans l'esprit de ses fondateurs, de l'École de bonneterie allemande de Chemnitz,

n'avait pas pour but de faire des ouvriers proprement dits, des techniciens habiles, car, alors, comme aujourd'hui encore et fort heureusement pour l'industrie de la bonneterie, l'enfant, le jeune homme, du fait même des conditions du travail, apprenait et apprend encore le métier de bonnetier en vivant et en travaillant au contact d'ouvriers expérimentés; mais il fallait répondre à une nécessité du moment. L'industrie de la bonneterie avait besoin de contremaitres, de directeurs, d'employés sûrs, et, sans avoir la prétention de créer ceux-ci de toutes pièces, l'école devait faire une sélection dans la jeunesse ouvrière, en s'adressant aux mieux doués, aux plus intelligents; elle voulait faire d'eux, non seulement des hommes plus instruits, mais encore les mieux éduqués, au vrai sens du mot; leur apprendre les devoirs et les charges de la vie sociale, devoirs d'autant plus étroits, d'autant plus impérieux, qu'ils s'adressent à ceux qui doivent commander aux autres.

Louis Simon avait admirablement compris ce programme, et, dans ses leçons, dans ses rapports de tous les instants avec ses élèves, il ne manquait jamais de forcer leur attention dans le sens que je viens de préciser.

Dans son enseignement courant, il avait la méthode, la persévérance dans la tâche qui fait le bon professeur. Il parcourait régulièrement le cycle annuel de ses cours et si, parfois, il se buttait à des intelligences plus ou moins ouvertes, il ne s'en effrayait pas; il avait la patience, la douceur avec lesquelles on en triomphe toujours. Modéré dans la forme, affable dans l'accueil, il avait cependant la fermeté nécessaire pour calmer, pour endiguer l'effervescence de la jeunesse; mais il le faisait toujours avec calme, avec bonté et, jamais, pendant les vingt-quatre années de sa direction, aucun incident fâcheux ne se produisit à l'École.

Si j'en rapporte le mérite au maître, je me plais à reconnaître que la déférence, que l'affection que ses élèves lui ont toujours témoignées, ont eu une bonne part dans ces résultats.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit-on: il en est de même de leur groupement. A ce compte, l'École de bonneterie aura passé d'heureux jours avec Louis Simon. Son Livre d'or reste, d'ailleurs, et on peut y lire les noms de tous ceux qui l'ont quittée, emportant un bagage qui leur a été plus ou moins profitable, mais qui n'en a laissé aucun vaincu et désarmé devant les difficultés de la vie.

Et de cela, mon cher Simon, ils vous sont redevables; mais, en vous faisant honneur, je manquerais à la vérité si, à votre nom, je n'accolais pas ceux des Buxtorff, des Herbin, des Chanvin, des Raguet, des Bonbon,

disparus aujourd'hui, et qui, fondateurs de l'École, amis passionnés du bien public, vous ont aidés de leurs conseils, de leur connaissance des choses et des gens.

En associant leur nom au vôtre, en proclamant votre droit, le leur, à la reconnaissance de la population troyenne, je remplis un devoir et je réponds aussi aux sentiments que vous-même m'avez souvent exprimés.

Au nom de vos élèves, au nom de vos amis, au nom de ceux qui vous ont connu et appréciée, je vous adresse, mon cher Simon, le suprême adieu.

DISCOURS DE M. VALLÉ

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE BONNETERIE.

MESSIEURS,

Au nom de la Société des Anciens Élèves de l'École française de bonneterie, il est pour moi plus qu'un devoir d'adresser un dernier hommage à notre cher Président d'honneur, directeur dévoué de l'École française de bonneterie et notre professeur ardent, qui a consacré non seulement sa santé, mais sa vie tout entière pour la prospérité de l'École et le bien-être de ses anciens élèves.

Il était un grand conseiller, aimé de tous : c'est sur ses bons principes que fut fondée, il y a onze ans déjà, la Société des Anciens élèves qui, aujourd'hui, basée sur des principes de mutualité, a su prospérer en procurant à ses membres des emplois en rapport avec leurs aptitudes.

Tous les Anciens Élèves sont unanimes pour certifier qu'il fut, pour nous tous, plus qu'un ami dévoué et bon.

Il nous suivait après notre sortie de l'École avec une sollicitude toute paternelle.

Ce ne sont certes pas des paroles ni des fleurs qui traduiront nos regrets.

Et, au fond de nos cœurs à tous, je suis certain qu'il restera toujours un profond souvenir de celui que nous appelions, avec une familiarité qui n'excluait pas un grand respect : le « Papa Simon ». Sa vie est pour nous un enseignement.

Elle est surtout un symbole du devoir, car nous savons tous que M. Simon a ruiné sa santé pour l'École de bonneterie et pour ses élèves, anciens et nouveaux.

Aussi notre reconnaissance est-elle sans borne.

Au nom de tous ceux que vous avez formés, je vous adresse, cher Monsieur Simon, un dernier salut.

DISCOURS DE M. A. ROBIQUET (Châl. 1864)

PRÉSIDENT D'HONNEUR DU GROUPE RÉGIONAL DE L'AUBE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom de la grande famille des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, au nom du Groupe régional de l'Aube, j'ai le pénible devoir d'adresser un dernier adieu au bon Camarade que nous accompagnons au champ de repos.

J'ai connu Simon en 1866, à son entrée à l'École de Châlons, où il arrivait des Vosges; il apportait déjà au travail cette énergie calme, cette ténacité inlassable, qui sont les qualités maîtresses des Français de Lorraine.

Je l'ai retrouvé à Troyes il y a environ vingt cinq-ans, lorsqu'il venait prendre la direction de l'École française de bonneterie alors en voie de création. A partir de ce jour, notre amitié s'est solidement établie.

Après avoir fait volontairement la campagne de 1870, Simon a séjourné dans divers établissements industriels, où il a acquis la connaissance complète du travail de la laine, ainsi que celle de la filature et du tissage des textiles, mais il n'était pas familiarisé avec le travail spécial de la bonneterie.

Grâce à son travail assidu, à ses brillantes facultés intellectuelles, il parvint, en quelques mois, à s'assimiler la fabrication de la bonneterie, au point de pouvoir l'enseigner.

Depuis, il a vécu pour son école; on eut beau lui offrir des situations industrielles plus avantageuses, plus faciles à occuper, son attachement à l'École de bonneterie, à ses élèves, lui fit tout refuser.

Cependant, sa tâche était lourde, car il lui fallait, chaque soir, préparer son cours du lendemain, en tenant compte du degré d'instruction générale de chaque élève.

Patriote ardent, M. Simon s'efforça toujours d'inculquer à ses élèves l'amour de la Patrie, le culte de l'honneur de la France, le désir de contribuer à sa puissance, à sa grandeur.

Un pareil travail l'absorbait constamment, ne lui laissait pas le temps

de fréquenter régulièrement ses amis; aussi menait-il une existence très réservée.

Le dimanche, sa principale distraction consistait à se rendre utile à ses anciens élèves ou à rechercher un perfectionnement industriel.

Il meurt à la peine, après une vie toute d'honneur, de travail et de désintéressement. Le souvenir de son excellent cœur durera longtemps parmi nous.

Au nom de la Société des Anciens Éléves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, à laquelle il appartenait depuis 1883, au nom de ses Camarades de l'Aube, je lui adresse un dernier adieu, et je présente mes respectueuses condoléances à sa famille. Adieu, mon cher Simon, adieu!

LA COMMISSION RÉGIONALE.
